

LES ENFANTS EFFACÉS ASPECTS PSYCHOLOGIQUES APPROPRIATION DE LA SURDITÉ

Marité BEIRAS TORRADO, Psychologue

*“ Lorsque tu mettras le cap sur Ithaque,
Fais en sorte que ton voyage soit long,
Plein d’aventures et d’expériences...”*

(K. Kavafis)

Claudia, petite fille au regard clair, fixe un point absent, un point dehors qui est son dedans... Elle a 3 ans. Ses parents s’inquiètent car elle ne développe pas le langage, qu’elle se montre renfermée, un peu passive et qu’elle s’isole facilement... « Elle ne semble pas très dégourdie cette petite, peut-être elle n’est pas normale ? » se demandent les parents qui n’osent pas nommer la déficience intellectuelle. Ils ont consulté des pédiatres, un ORL... qui leur ont dit : « Elle n’a rien votre fille, juste elle est un peu timide. » Ce ne sera que deux ans plus tard, en fin de GSM, lorsque la maîtresse dira aux parents : « je pense que votre fille n’entend pas bien », qu’un ORL, spécialiste de la surdité, précisera le diagnostic d’une déficience auditive moyenne.

Entre-temps, Claudia a grandi dans le « flou » de la communication et s’est construite dans son monde mystérieux, plein d’incompréhensions, de malentendus... Il faudra déconstruire, puis reconstruire SA propre image de soi ainsi que celle que les parents et son environnement proche se sont fait d’elle ; des parents qui, encore aujourd’hui, cinq ans plus tard, regardent leur fille avec incertitude, comme s’ils avaient du mal à comprendre qui elle EST, ce qu’elle a... car ils avaient attendu des prothèses auditives la magie de la réparation totale.

Louis, jeune préado, 13 ans ; il est sportif et semble être en bonne santé. Pourtant il se glisse dans l’espace sans bruit, discret, comme s’il voulait s’effacer, passer inaperçu, qu’on ne le remarque surtout pas ! Il a changé plusieurs fois d’établissement scolaire... question

d’exorciser les démons qui l’empêchent d’apprendre comme il faut à son âge. Il s’agite facilement et ne s’attarde pas devant la TV comme le font ses cousins et camarades. Il n’aime pas trop lire... il évite le regard... Louis va chez l’orthophoniste parce qu’il n’est pas « très fort » au collège et qu’il n’est pas très bon en langage. C’est elle qui va soupçonner la perte auditive et solliciter auprès de la famille un bilan ORL. Il est en 4^{ème} lorsque le diagnostic est précisé.

Aujourd’hui, adolescent, il garde encore cette timidité et ce sentiment de « non sens » sur ce qu’il est, ce qu’il perçoit. Il se sent confus lorsqu’il doit s’exprimer. Il méconnaît ses compétences et s’engouffre dans les non-dits.

Robert, 22 ans, a obtenu, avec grande difficulté, un CAP imprimerie. Il était bon dans la pratique, mais son niveau de langage pauvre, tant à l’oral qu’à l’écrit, l’a pénalisé dans les matières théoriques. Il n’aime pas ce métier : il a fait cette formation parce qu’un ami de la famille lui a proposé un contrat d’apprentissage, et comme il n’est pas bon dans les études... autant profiter de l’occasion. Mais ça ne se passe pas bien dans l’entreprise : « Il n’écoute pas... il n’en fait qu’à sa tête... et puis... il n’est pas sociable... Il est toujours dans son coin et ne discute pas avec les collègues, nous dit l’employeur ». En effet, dans l’atelier le bruit est intense, incessant. « J’ai expliqué que le bruit me gênait... mais ils n’y comprennent rien... alors j’ai renoncé, nous dit Robert lors d’un entretien ».

Robert porte des appareils auditifs depuis deux ans, des « intra ». Il a honte à l’idée que les autres **voient** qu’il n’entend pas bien... Et puis, il ne les porte pas tout le temps : il ne les supporte pas, il entend assez bien sans... il n’en a vraiment pas besoin. « A l’école et au collège c’était déjà comme ça... Souvent je ne comprenais pas l’enseignant ni mes camarades, quand ils discutaient tous ensemble... j’ai l’habitude ! »

Anais, jeune fille très dégourdie et qui bénéficie d'une mémoire exceptionnelle, est en 3ème, en tête dans sa classe. Grande sportive et sociable elle « ne se plaint pas » de sa déficience auditive diagnostiquée en 6ème. Elle montre plutôt une colère sourde, silencieuse, que l'on aperçoit dans son regard.

Elle porte souvent, mais pas toujours, ses appareils qui, elle le reconnaît, l'aident à être dans une meilleure compréhension. Elle a un regret : « J'en ai marre que les enseignants me disent que je n'écoute pas assez, que je ne suis pas attentive ! », et elle a une demande : « J'aimerais que vous alliez expliquer aux enseignants ce que j'entends, comment j'entends !... Ils ne comprennent rien de mon problème auditif ! »

La diversité des situations liées à la perte auditive légère/moyenne ne doit pas masquer la difficulté qui est majeure et commune à toutes : à savoir, la méconnaissance de cette problématique et la banalisation de ces pertes auditives, considérées souvent comme « pas graves » et sans conséquence sur le développement de l'enfant. D'autant plus que ces enfants développent, pour la plupart, un langage formel d'apparence « normale ». Or, ces déficits auditifs peuvent avoir de multiples et diverses répercussions sur les plans linguistique et cognitif, dans la construction psychologique de l'enfant/jeune sourd, dans les relations sociales. **Ces enfants/jeunes vont souvent vouloir s'effacer, se faire discrets, passer inaperçus, afin qu'on ne capte pas leur difficulté à être au monde.**

L'homme/la femme, être social par excellence, se construit dans la relation à l'autre. Il/elle se construit dans les échanges, qui se font à travers le langage, verbal et non verbal, et qui se vivent dans la relation duelle mais aussi dans le groupe.

Les difficultés de perception auditive fine, qui n'ont pas une « grande » incidence dans de bonnes conditions de communication en situation duelle, vont être particulièrement pénalisantes lors de la

communication en groupe, dans la distance, dans un environnement bruyant et/ou mal éclairé.

L'enfant « normo-entendant » développe le langage dans des situations d'écoute diverses, dans de multiples contextes de communication, dans un environnement de vie bruyant, dans la distance, lors d'une promenade, lors d'un repas ou d'une fête de famille, au parc ou dans la cour de récréation, en regardant la TV, des films ou des documentaires...

C'est aussi dans ces contextes de vie que les relations familiales et sociales se tissent, que les affects et les connaissances s'enracinent.

Et tous ces contextes sont inconfortables lorsqu'on a une perte auditive, même légère. Le langage peut devenir alors approximatif, plaqué, construit dans le flou, et en conséquence, la pensée peut s'organiser de manière chaotique, imprécise et/ou rigide, par manque de nuance et manque d'assurance.

À l'école, au collège, au lycée... le problème est similaire. Les témoignages le montrent bien. La première question qu'un jeune sourd adresse à un autre jeune sourd est : « Comment tu fais pour comprendre en cours ? » ou encore : « Est-ce que tu devines ce que dit le professeur ? », « Est-ce que tu **DEVINES** ? ». Avec cette simple question ce jeune nous parle de son quotidien qui est d'essayer de DEVINER ce qui se dit autour de lui. D'autres, qui ont cerné les pièges de leur surdité, nous expliquent leur incertitude permanente : ne jamais savoir s'ils ont compris ou pas. Ils se plaignent, aussi, d'être sans cesse considérés comme « inattentifs ».

Si un enfant portant une surdité sévère ou profonde, se rend compte, souvent, de la situation d'incompréhension, un enfant avec une perte auditive légère ou moyenne ne s'en rend pas compte aussi facilement et vit dans des malentendus fréquents.

Il risque d'adopter des stratégies de compréhension et d'apprentissage inadaptées, dans une approche globale, sans tenir compte des détails qui sont souvent essentiels pour avoir une compréhension fine. La mise en lien des informations ou des connaissances peut être, elle aussi, malmenée.

Il construit des connaissances parfois bancales... et, petit à petit, il éprouve un sentiment d'incompétence qui freine ses possibilités d'apprentissage et d'épanouissement.

Par ailleurs, la perte d'information et les malentendus peuvent amener l'enfant/jeune à ressentir un sentiment « d'injustice ». Faute de « coupable » contre qui se retourner, ce sentiment va être intériorisé et s'organiser en perte d'estime de soi. Parfois, à l'adolescence ou plus tard, il peut engendrer une « colère » qui s'exprimera par des oppositions ou d'autres comportements similaires, qui viennent masquer entre autres, la crainte de décevoir les parents, la tristesse, la frustration...

L'environnement de cet enfant, ne connaissant pas la déficience auditive qui est souvent tardivement dépistée, et/ou ne connaissant pas les conséquences de cette perte, lui renvoie un regard dévalorisant qui renforce le sentiment d'incompétence et l'image de soi négative.

Une fois le diagnostic précisé, différents événements vont marquer l'avenir de cet enfant.

D'une part, le diagnostic vient rassurer, car il enlève la crainte d'une déficience intellectuelle ou autre. Cependant, la méconnaissance de la problématique de la surdité suscite une attente de résolution immédiate du problème avec le port des prothèses. Et, lorsque l'enfant montre qu'il continue à être en difficulté l'image d'un problème « autre » que la surdité s'impose à nouveau.

D'autre part, ce diagnostic tardif peut engendrer un sentiment de culpabilité chez les parents. Culpabilité du fait de ne pas avoir pu « aider » leur enfant plus tôt de manière correcte. Culpabilité du fait de ne pas avoir su capter la difficulté auditive.

Parfois ce sera la « colère » contre le service médical qui n'aurait pas fait son travail correctement...

Tous ces sentiments divers ont une influence dans la durée : ils sont cristallisés et difficiles à modifier.

Il faudra du temps

- pour que les parents, l'environnement, change son regard envers cet enfant/jeune sourd.
- pour que l'enfant /jeune puisse « reconstruire » une autre image de soi.
- pour reconstruire d'autres stratégies de perception et d'apprentissage.

Je suis qui ? Je suis quoi ?

Les professionnels qui travaillent auprès des enfants et jeunes sourds savent combien la question de l'identité, cette identité qui est faite, composée, d'une multiplicité d'appartenances, est un enjeu fondamental à l'adolescence. Si cette problématique a été largement traitée et évoquée dans le cas des enfants « identifiés » en tant que sourds, elle est moins explorée et fort conflictuelle dans le cas des enfants et jeunes sourds moyens. Ils ne se reconnaissent pas sourds, même pas « malentendants ». Cette dénomination, si ambiguë, qui libère parfois des jeunes et adultes sourds de la « peine » (et parfois de la « honte », hélas) d'avoir une surdité, n'est d'aucun « secours » pour ces jeunes effacés... Quand on leur demande à quel endroit ils se sentent « sourds », ils ne comprennent pas, comme si cette question ne les concernait pas. Ils sont entendants, entendants incompetents, mais entendants... et ceux qui ont une conscience de leur déficience auditive se vivent « entre deux mondes », pas sourds, pas entendants... dans un « no man's land », « non identifiés ».



Moi en héroïne : Sandra, 4ème D

Travail à faire : Réaliser un travail plastique vous représentant en héros. Ajoutez ou enlevez ce que vous voulez pour ressembler à cet héros. Introduire un élément très personnel pour marquer votre présence.

Les jeunes sourds qui ont évolué dans leur cheminement identitaire pourront dire, et « se dire » à eux-mêmes, combien ils refusent d'être réduits à cette « classification » duelle : sourd/entendant, car la surdité ne fait pas en elle-même une identité mais une différence, une spécificité, qui les fait appartenir à un collectif divers et pluriel...

L'enjeu de l'étoile filante... la toile filante...

Les contextes de communication de la société actuelle rendent encore plus complexe la problématique de ces jeunes.

Nous vivons dans une société où, de plus en plus, la communication est chaotique, événementielle, on pourrait dire, fugace ! La « toile » est devenue le noyau dur de toute communication, une toile où des informations ou bribes d'information, circulent si vite qu'elles deviennent aussi difficiles à saisir, à attraper, qu'une étoile filante... Comprendre vite, changer de sujet d'un instant à l'autre... pas le temps d'écouter, se poser, comprendre, réagir. Et puis... le contexte, cet « objet précieux » pour les jeunes sourds car il leur permet de préciser la compréhension, n'est plus là. Sur la toile, souvent, « on joue » même à sortir les mots, les phrases, les images, de leur contexte.

Les erreurs de compréhension, la perception superficielle et globale, s'amplifient alors, l'accès aux implicites devient plus précaire, laborieux, trompeur.

L'étoile filante, elle a de la magie ; si on la manque, on peut toujours se perdre dans ses rêves et attendre patiemment qu'une autre se présente à notre regard. Mais, lorsqu'il s'agit de la « communication » au quotidien (internet, sms, WhatsApp...), manquer « l'étoile », cette information fugace porteuse de sens, peut avoir des conséquences moins romantiques et bien plus dramatiques : la moquerie des collègues, le sentiment d'être à côté de la plaque, l'exclusion du groupe Facebook ou autre, sont à l'ordre du jour. Le jeune ne comprend pas bien ce qui lui arrive, mais il sait, il sent, qu'il a « raté » l'étoile, qu'il ne maîtrise pas la toile, cette toile qui, pour son grand malheur, lui file entre les doigts... L'isolement et l'effacement s'ensuivent une fois de plus.

Un long et beau voyage à Ithaque...

De même que dans le poème de Kavafis, il faudra **prendre le temps** de vivre beaucoup d'expériences et d'aventures avant d'arriver au port, avant d'arriver à l'endroit rêvé. Ce qui importe, c'est le trajet. Ithaque, en elle-même, n'a pas d'intérêt sans ce qu'on a découvert sur le chemin. Voyager sans s'impatienter, sans écourter le parcours, sans éviter les détours.

C'est dans la durée que le jeune pourra déconstruire l'image qu'il a de lui-même et en reconstruire une nouvelle, valorisante, qui tienne compte de la surdité mais AUSSI des autres éléments de son identité.

Le grand paradoxe de l'intervention du psychologue ou du professionnel auprès du jeune sera de l'amener à rendre « visible » ce qu'il veut garder invisible, à se montrer, être, agir, alors qu'il voudrait s'effacer, de le rendre protagoniste de sa propre aventure alors qu'il voudrait rester anonyme.

Il s'agit de pointer la déficience auditive mais en pointant les compétences, elles aussi cachées. Ce « pointage » doit être fait et assumé par le jeune lui-même (et le cas échéant son environnement familial). Ce serait inutile, voire préjudiciable, de le faire à sa place. Le psychologue ou professionnel ne sera là que pour accompagner, guider dans cette découverte qui appartient au SUJET.

Les professionnels auront effectué leur tâche lorsque ce jeune pourra « gérer » sa déficience auditive avec fierté et dignité, lorsque la famille et l'environnement social du jeune pourront reconnaître, identifier, là où la déficience pénalise ET là où la déficience a amené le jeune à développer une force invisible, aussi invisible que sa surdité.

Lorsqu'il pourra se reconnaître en tant que SUJET, porteur d'une perte auditive, mais en aucun cas défini ni identifié QUE par sa surdité.

Lorsque son identité se déclinera en termes de singularité/pluralité (lui singulier dans un collectif pluriel) plutôt que dans les termes réducteurs : sourd/entendant...

Il arrive (parfois) qu'au bout d'un certain temps d'accompagnement, le jeune nous dise avec émotion « la différence fait ma force ! ». À cet instant on peut se dire que le parcours a été riche en aventures !

Marité Beiras Torrado, a exercé pendant 18 ans à l'hôpital pédiatrique Sant Joan de Deu à Barcelone en tant que psychologue spécialisée dans les troubles du langage et le développement cognitif de l'enfant. Par la suite elle a également travaillé au service de neuro-pédiatrie du CHU Guy de Chauliac à Montpellier (1993-2014).

Travaille en tant que psychologue à l'ARIEDA.